



ADMINISTRATION  
6, quai de la Guillotière, 6  
VENTE EN GROS  
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GAT.  
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.  
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.  
La Belle Nanette, par HORACE MAX.



ABONNEMENT :  
Un an . . . 8 francs  
Six mois . . . 4 —  
Le Numéro : 40 c.

LES DRAMES LYONNAIS 6  
**LA TAVERNE**  
De la Tête-d'Or  
PROLOGUE  
UNE SINISTRE ÉPAVE

(SUITE)

— Mon cher M. Coissard, je vous présente M. Jacques Cartier, mon représentant et intendant. Pour tout ce qui touche à mes intérêts, vous aurez, dorénavant, affaire à lui. Je le charge, devant vous, de faire

faire à l'immeuble que vous habitez, les réparations dont il a grand besoin.

— Mais, vous-même, M. Roger ?

— Moi ! Je suis dans l'obligation de m'absenter de Lyon. Combien durera mon absence ? Je l'ignore. C'est pourquoi j'ai besoin d'un homme honnête et dévoué ; et je l'ai trouvé en Jacques Cartier. N'est-ce pas, mon ami ?

— Je vous suis dévoué, comme je le serais à mon père, répondit le jeune homme en serrant affectueusement les mains de son bienfaiteur.

— Allons, père Coissard, rentrez auprès de votre femme, qui doit être intriguée, au premier chef, de toutes ces allées et venues ; mais, si vous m'en croyez, vous vous garderez bien de lui raconter ce que vous avez vu et entendu aujourd'hui. Le silence est encore nécessaire jusqu'à ce que la justice ait terminé son enquête.

— Soyez tranquille, M. Roger. Je serai muet comme les carpes de mon vivier.

— C'est bien. N'oubliez pas votre promesse, relative aux victimes.

— Je ne l'oublierai pas.

Quelques minutes après, l'ancien tisseur et son jeune intendant frappèrent à la porte de sa maison du quartier des Brotteaux, où les attendaient la jolie Marguerite et la bonne maman Landry.

## IX

A BORD DE L'HIRONDELLE N° 3. — LE CAPITAINE DEVLCHET. — UN POLICIER VEXÉ. — SUR LA PISTE.

Le jeudi suivant, 7 mai, au matin, trois jours après l'enquête commencée à la Taverne de la Tête-d'Or, huit jours — jour pour jour, — après l'embarquement du mystérieux personnage qu'avait rencontré la gentille Marguerite, lequel — nous le savons aujourd'hui, — n'était autre que Mac-Irton, l'hercule, le même bateau à vapeur, *L'Hirondelle n° 3*, ayant à bord son même capitaine, était amarré au quai de la Peyrollerie.

La main sur le levier de la cloche d'appel, le mousse attendait le premier coup de sept heures pour jeter sa dernière note aux échos de la riche vallée au fond de laquelle la Saône roule ses ondes naturellement paisibles ; debout sur son étroite dunette, le porte-voix aux lèvres, s'appêtant à commander à la fois au mécanicien tenant sa clef de vapeur et aux mariniers cramponnés aux amarres, tandis que, la barre du gouvernail entre ses robustes phalanges, le patron s'appêtait à guider à l'encontre du courant, la nef docile à sa main savante.

En effet, à peine, de l'église Saint-Paul, le premier coup de sept heures arriva-t-il aux oreilles de l'équipage et des passagers de *L'Hirondelle*, que la cloche vibra dans l'air, que les mariniers se mirent en devoir de détacher les amarres et de retirer les ponts volants et que la voix du capitaine jeta au travers du tuyau d'acoustique l'ordre d'engager la machine.

En ce moment, un voyageur retardataire accourait à toutes jambes. C'était un jeune homme heureusement pourvu d'instruments de locomotion des mieux conditionnés. Il dégringola les marches de pierre allant du quai à la berge, s'élança sur la passerelle et en deux bons franchit l'escale et le pont volant.

Il était temps ; quelques secondes plus tard, la vapeur sifflait bruyamment en s'échappant du tuyau de dégagement, la cheminée lançait en tourbillons épais

une noire fumée, les roues battaient à grande force l'onde bouleversée et le steamer fendait majestueusement les eaux de la rivière, sous le regard des centaines de badauds curieux, toujours nombreux lors des premières belles matinées du printemps, comme était celle de ce jour.

Quand le bâtiment fut en marche et que le capitaine eut terminé le recueillage du prix de chaque place occupée par les passagers, il fut rejoint dans sa cabine par le jeune voyageur que nous avons vu arriver le dernier à l'embarquement.

Ce jeune homme, l'abordant sans autres préambules lui demanda la permission de partager son déjeuner et celle de lui offrir, à titre d'appétitif, une vieille bouteille de ce vin blanc du Mâconnais, auquel on revient toujours après l'avoir goûté.

Le capitaine considéra un instant son interlocuteur, qui était convenablement vêtu et possédait des manières insinuantes et polies, puis accepta sans façon. Ces choses là se refusent rarement par des gens que l'habitude de la navigation a blasés sur le spectacle qui se déroule sous leurs yeux et qui ne demandent pas mieux que de profiter des occasions de distraction qui se présentent à eux. C'est pourquoi ils furent bientôt face-à-face, attablés dans la salle à manger du bord et disposés à rendre raison à la vénérable fiole, que le garçon de service apporta respectueusement, déboucha pieusement et plaça cérémonieusement entre eux deux.

Quand dans le cristal transparent, ruissela en gouttes brillantes le joyeux liquide, doré par les rayons du soleil qui glissaient à travers les croisées taillées en œils de bœuf dans la coque du bâtiment, quand les verres eurent été heurtés en un choc amical et que les lèvres frémissantes eurent savouré quelques gouttes du nectar reconfortant, le jeune voyageur, s'allongeant à demi sur la banquette, retira de sa poche un coquet porte-cigares qu'il présenta à son compagnon ce qui fit que bientôt la fumée bleue s'envola en spirales aux lambris de la modeste salle.

Ce fut alors le moment psychologique, c'est-à-dire l'instant des conversations intimes pendant un délicieux *farniente*.

Le capitaine, homme de quarante à cinquante ans, fumait consciencieusement son londrès, sans dire mot, tandis que son compagnon suivait, le front baissé, comme dans un rêve, une trame invisible.

Soudain, relevant la tête, ce dernier prit la parole.

— Monsieur, dit-il, permettez-moi d'arriver, pour ainsi dire sans préambules, au but que je me suis proposé en m'embarquant sur *L'Hirondelle n° 3* et en m'imposant à vous, comme je l'ai fait. Ce n'est pas un voyage d'agrément que j'entreprends, ce n'est pas un désir de distraction qui me fait rechercher votre société, quelque agréable qu'elle soit. Non, le motif qui me fait agir est sérieux, très-sérieux.

Le capitaine du steamer s'inclina poliment en disant :

— Que ce soit comme simple distraction à cause des neuf heures de navigation que nous avons à faire ensemble, ou pour un motif grave, comme vous le dites, je suis bien à votre service

— Merci grandement de cette obligeance. Je vais en profiter pour arriver directement au but.

— Je vous écoute.

— C'est bien l'Hirondelle n° 3, qui a l'honneur de vous avoir pour capitaine, qui partait de Lyon, il y a huit jours, le jeudi 30 avril ?

— Parfaitement. Mon bâtiment quitte Lyon les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, et Chalon les lundi, mercredi et vendredi.

— Comment sont faits les autres services ?

— Le n° 1 part de Lyon les dimanche et vendredi, de Chalon, les mardi et samedi. Le n° 2 part de Lyon les lundi et mercredi, et de Chalon les dimanche et jeudi.

— De sorte que vous avez trois jours de voyage, et vos collègues n'en ont que deux.

— Cela est tout naturel. Je suis le plus ancien, le plus expérimenté, et, par conséquent, le plus chargé.

— Et le mieux payé aussi ?

— Naturellement. Mais venons à l'objet de votre entretien.

— J'y arrive sans retard, car dans le cas où je ferais fausse route, il me faudrait dare dare revenir sur mes pas par le premier vapeur en retour.

— Nous nous croiserons, à Belleville, avec l'Hirondelle n° 2. Vous pourrez donc, si cela vous est nécessaire, être de retour à Lyon, ce soir, à 5 heures.

— Bon. Je continue. Jeudi dernier, vous devez avoir embarqué un passager de mauvaise mine, vêtu en mendiant, tenant par la main une petite fille ?

— Non. Nul passager ne ressemblait à ce signalément.

— Cependant, je suis porté à croire qu'il en est tel que je vous le dis, et afin que vous ayez en moi toute confiance, je dois faire preuve que j'ai autorité pour l'enquête que j'entreprends.

Ce disant, le jeune homme exhiba de son portefeuille un papier qu'il plaça sous les yeux du capitaine de l'Hirondelle.

Sur ce papier était écrit :

« Nous, procureur général près le tribunal de Lyon, mandons et recommandons à tous fonctionnaires de quelque grade ou ordre que ce soit, même aux simples citoyens, de fournir tous renseignements, voire même prêter main-forte au porteur du présent, le sieur Pierre Lafon, inspecteur de la sûreté de la ville de Lyon.

« Fait à Lyon, le 5 mai 1840.

« Le procureur général,

« DE VILLENEUVE. »

Le capitaine s'inclina devant le sceau de la Justice.

— Il faut croire, dit-il, que la chose est de la dernière importance, puisque vous êtes la seconde

personne qui faites ce voyage de recherches et me présentez une pareille pièce

— Comment ! Une autre personne poursuit la même enquête que moi ?

— Oui monsieur, aussi vrai que je m'appelle Claude Devichet.

— Quel jour a-t-elle pris le bateau ?

— Mardi.

— Ah ! c'est trop fort, Vous devez vous tromper.

— Non pas. Je suis certain de ce que j'avance. Bien plus, ce voyageur m'a annoncé votre enquête même.

— La mienne !...

— Oui, monsieur. Je vais vous citer ses propres paroles, après que je lui eus fourni tous les renseignements qu'il désirait.

— Quelles sont ces paroles ?

— « Si, m'a-t-il dit, une autre personne venait, comme moi, vous demander quelques renseignements sur le personnage en question, répondez à tout, car je suis persuadé qu'un agent de Lyon s'embarquera avec vous, jeudi. » Vous voyez bien, monsieur que je vous attendais presque, ce qui fait que je n'ai nullement été surpris de votre manière d'agir. Je suis donc prêt à vous répondre

— En vérité, cela est étrange, murmura l'agent.

Tout-à-coup, il se frappa le front en poussant une exclamation. Il se rappelait les dernières paroles de l'ancien tisseur : « Nous nous reverrons avant qu'il soit peu. »

— Voyons, capitaine, comment était le voyageur ?

— Un homme de petite taille, replet et d'un certain âge.

— C'est bien cela. Savez-vous son nom ?

— Je dois l'avoir inscrit quelque part, dans la crainte de l'oublier.

— Ne serait-ce pas Joseph Roger ?

— Justement. C'est bien cela. Et son compagnon se nommait...

— Ah ! il avait un compagnon ?

— Oui, un jeune homme.

— Jacques Cartier, alors.

— Vous y êtes.

— Où sont-ils ?

— Je ne sais où est M. Roger, car je ne l'ai pas revu. Quant au jeune homme, il est revenu à Lyon, le lendemain, avec moi.

— Où diable peut avoir été M. Roger ?

— Vous trouverez tous ces renseignements à Chalon, à l'hôtel du Parc, situé en face des bateaux à vapeur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Pierre Lafon réfléchit un moment à la situation qui lui était faite, par ce singulier homme. Si, d'un côté, il était heureux de voir s'aplanir devant lui les principales difficultés de son enquête, de l'autre, il éprouvait un certain dépit de se voir, lui, si habile, lui qui avait parcouru tout Lyon en deux jours, sondant,

pour ainsi dire, chaque ruelle, chaque taudis, chaque coin, de se voir, dis-je, devancé par un simple bourgeois.

Quel intérêt pouvait donc avoir ce bourgeois à courir ainsi sur la piste d'un bandit ?

— Vous êtes donc sur la bonne voie, et avons le temps d'en causer. Il nous faut prendre, avant déjeuner, une seconde bouteille — ce vin coule sans qu'on s'en aperçoive, — en compagnie du chef qui, le premier, a été en rapport avec le fugitif. Il vous fournira les premiers renseignements — Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Faites donc, capitaine. Vous êtes un homme précieux et je m'en rapporte complètement à vous.

## X

QU'ÉTAIT-CE QUE LE PÈRE LACHAUD. — OÙ IL EST QUESTION DES QUALITÉS REQUISES POUR FAIRE UN BON CHEF DE CUISINE ET DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE PROCÉDER DES PRINCIPAUX PEUPLES CIVILISÉS AUX IMPORTANTES FONCTIONS DE LA... BOUCHE.

Claude Devichet, capitaine de l'Hirondelle n° 3, le plus beau steamer de la Saône et du Rhône, comme il était lui-même le meilleur type de capitaine, étendit la main vers le cordon d'une sonnette et tira légèrement la gance dorée.

Le garçon accourut aussitôt.

— Paul, commanda le marin — d'eau douce — tu dresseras la table dans ma cabine, pour monsieur et moi et m'excuseras, de ton mieux, auprès des convives de la table d'hôte.

— Oui, capitaine.

— Ce n'est pas tout. Tu vas nous aller chercher une nouvelle fiole de Mâcon, — la plus grande du tas — et diras au chef de venir en prendre sa part. Tu n'oublieras pas son verre. Allons, lesté.

— J'y vais capitaine.

Deux minutes plus tard, une bonne tête de cuisinier apparaissait dans l'embrasure de la porte.

Face rubiconde, soigneusement rasée — comme les cuisiniers de grandes maisons ; — tête tondue à la mal-content ; toque et veste de coutil, tablier de toile tous vêtements d'une propreté parfaite, d'une blancheur irréprochable, enfin, un cuisinier appétissant.

Ah ! c'est que le père Lachaud n'était pas le premier

venu dans l'art délicat de flatter le palais de l'humanité gourmande. C'était un véritable artiste qui s'était formé aux grandes écoles. C'est pourquoi il avait été souvent sollicité pour de bons hôtels de Lyon, Mâcon, et Chalon.

Mais habitué à son bâtiment — depuis qu'il ne servait plus les princes et les seigneurs, — il ne voulait pas le quitter.

Il arrivait alors que certains amateurs se payaient parfois le luxe d'un voyage de Lyon à Belleville ou de Chalon à Mâcon, avec retour, afin de déguster la cuisine du père Lachaud.

Ceci se faisait en société. On partait cinq à six bons vivants, par une belle matinée, semblable à celle qui favorisait la navigation du steamer, le 7 mai 1840.

Après avoir excité son appétit par quelques verres de bon vin blanc — ce qui valait certes mieux que les vermouth, byrr, bitter, absinthe et autres baroques et pernicious apéritifs de nos jours — où déjeunait d'un menu dont l'eau m'en vient encore à la bouche, surtout en pensant à certaine meurette comme on n'en fait plus, à certains filets de chevreuil, à certains escargots à la vigneronne.

Hélas ! ce temps n'est plus. Les *Hirondelles* se sont envolées, mais nous avons encore les *Parisiens* et sur les dits bateaux un brave capitaine et un bon chef, à défaut de Claude Devichet retiré du service, et du père Laurent, que la mort implacable est venue enlever à ses fournaux.

Si nous revenions à nos moutons ou plutôt à nos buveurs, vous n'en seriez pas fâché.

La présentation faite, Jean Barthélemy Lachaud accepta la proposition de trinquer, bien qu'il fut des plus sobres.

C'était là une de ses qualités. Le vénérable chef, blanchi sous les harnais — sous le tablier veux-je dire — prétendait que pour conserver au palais toute la finesse nécessaire à un vrai cuisinier, il fallait ne boire que peu de vin coupé d'eau, ne goûter jamais d'alcool, ne priser ni ne fumer.

Tel était l'homme qui prit place au côté du capitaine, en s'informant du motif qui lui procurait l'honneur de se trouver en si bonne compagnie.

Ce motif, le capitaine le lui fit connaître en lui disant que l'on comptait sur lui non-seulement pour les renseignements à fournir, mais encore pour un excellent déjeuner à servir.

Le chef s'inclina, et prenant la nouvelle bouteille que le garçon venait d'apporter avec le même respect que précédemment, il versa, en homme de bonne compagnie, lentement à moitié verre, trinqua discrètement, trempa ses lèvres dans la divine liqueur, replaça la coupe sur la table, mit son coude à côté de la coupe et attendit les questions.

— Cher monsieur Lachaud, dit le jeune homme je n'ai pas de questions à vous poser.

(A suivre)

LE

6

# COUSIN DU DIABLE

PROLOGUE

LÉLIO l'Aventurier

(SUITE)



Don Diégo a le bras long ; il sait tout ce qui se passe dans le royaume. S'il apprend que son rival y a reparu, vous êtes un homme mort.

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? répliqua Cornélius en riant. Grand merci du conseil, mon hôte... bien qu'il soit un peu intéressé. Mais je n'en profiterai pas.

— Pourquoi ? fit Truxillo inquiet.

— Je ne m'éloigne d'Agréda que pour quelques heures et je serai ici demain avant le jour.

— Vous avez tort, don Lélío, s'écria l'hôtelier d'un ton prophétique Il vous arrivera malheur !

— Que voulez-vous mon cher ! j'éprouve le besoin d'assister aux noces de votre maître.

Disant cela, Cornélius enfonça son feutre, ceignit sa rapière et s'enveloppa de son manteau.

— Allons ! pensa Truxillo, il est condamné ! que son destin s'accomplisse ! Et dire qu'en s'absentant d'ici, le malheureux va me faciliter ma tâche.

En effet, il ne s'agissait plus maintenant pour Truxillo, que d'aller s'embusquer derrière un buisson, sur la route du voyageur, avec une escopette chargée. Une balle tue plus sûrement qu'un coup de poignard.

En conséquence, il donna le bonsoir à Landry, souhaita mille bénédictions à Cornélius et gagna la porte.

— Eh bien !..., lui cria le comte, où donc courez-vous si vite ?

— Me coucher, senor.

— Déjà !...

— Comment, déjà !... il est près de minuit et le sommeil m'écrase !

— Alors, fit Lélío en avançant un vaste fauteuil, asseyez-vous là-dedans, mon hôte, vous y serez ou ne peut mieux.

Truxillo regarda son interlocuteur et murmura.

— Votre seigneurie plaisante ?

— Moi !... nullement. Je sais qu'on se repose aussi bien dans un bon fauteuil qu'entre deux draps. Voyez plutôt Landry !

L'écuyer sourit avec béatitude. Plongé jusqu'aux épaules dans une chaise rembourrée, les mains dans ses poches, le pourpoint défait et sa lourde épée entre ses jambes étendues, il paraissait se délasser en sybarite.

— Vous n'emenez donc pas monsieur ? demanda Truxillo devenu soucieux.

— Non. Et comme je crains qu'il ne s'ennuie durant mon absence, j'ai compté que vous lui feriez compagnie.

— Pour dormir ?

— Oui, ricana Landry. Nous ronflerons en chœur, ce sera très-harmonieux.

L'aubergiste commençait à comprendre.

— Parbleu ! grommela-t-il, ne saurions-nous ronfler chacun pour notre compte, vous dans votre lit, moi dans le mien ?

Landry secoua vivement la tête.

— Non ! fit-il d'un ton solennel.

— Non, répéta Cornélius.

— Et la raison, je vous prie ?

— La raison, répliqua l'écuyer, c'est que quand je ronfle seul, j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Des revenants.

Landry articula ces deux mots de telle façon que Truxillo se sentit deviné.

— C'est-à-dire, s'écria-t-il avec amertume que vous voulez me retenir prisonnier ici ?

— Fi donc ! la vilaine expression !

— Et que vous vous défiez de moi ?

— De vous ?... Non pas, mais de votre maître, dit Cornélius. Voyez-vous, cher monsieur Truxillo, votre âme est ballotté entre deux courants contraires. Le diable la tire d'un côté, votre bon ange la tire de l'autre. Le diable, c'est don Diégo et, sous sa direction, vous m'avez dernièrement, à Madrid, exterminé, aux trois quarts. Le bon ange, c'est Étienne et, sous son influence — appuyée de quelques ducats — vous m'avez, ce soir, sauvé la vie.

— Je suis singulièrement récompensé !

— Mieux que vous ne semblez le croire, mon hôte, Votre bon ange n'est plus là, donc le démon, ressaisissant sa proie, pourrait peut-être vous induire à nous jouer quelque mauvais tour. C'est pourquoi je vous confie à Landry, qui redoute, il est vrai, les revenants, mais qui saura vous défendre contre le diable Tenez-vous donc en repos, croyez-moi, et consentez de bonne grâce à demeurer dans cette chambre jusqu'à demain matin.

— Et si je ne y consentais pas ? fit l'hôtelier pâle de colère.

Landry se mit à rire, et sans affectation, déposa ses deux pistolets sur la table, comme pour s'en débarrasser.

## VII

## NUIT BLANCHE

A la vue des pistolets. Truxillo comprit que toute résistance était inutile et qu'il fallait se résigner à être prisonnier de Landry.

— C'est bon, dit-il, j'obéirai. Mais je proteste contre cette violence.

— Protestez, mon hôte, protestez, cela soulage ! dit le comte.

A ce moment, Gomès annonça que le cheval de maître Cornélius était sellé.

— Allons, bonne nuit, señor Truxillo, dit gaiement le faux orfèvre. Soyez sage et dormez bien.

Sur ce, il sortit accompagné jusqu'au seuil par Landry qui lui parlait à l'oreille.

Truxillo profita de l'occasion, et saisissant le bras de Gomès :

— Sur ta vie, lui-dit-il à voix-basse, ne te couche pas !

Puis il repoussa loin de lui le marmiton stupéfait.

Il était temps, Cornélius ayant disparu, Landry se retournait d'un air sous-sonneux.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il au marmiton.

L'enfant bredouilla quelques paroles confuses.

— Au lit, marmaille ! gronda l'écuyer, le qui prit par ses chausses et le lança dehors.

Puis il ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et reprit possession de son fauteuil.

Truxillo s'assit dans le sien de manière à tourner le dos à l'écuyer, et ne répondit pas une syllabe aux différentes plaisanteries dont il plut au vieux soldat de l'assaillir.

Au bout d'un instant, le facétieux Landry donna trêve à sa victime, et le silence régna.

Une heure environ s'était écoulée ainsi.

La respiration calme et mesurée de Truxillo semblait indiquer qu'il s'était endormi. Quand à Landry, écrasé par la fatigue du jour, il luttait avec désavantage contre un sommeil de plomb.

Sa tête allait et venait d'un mouvement régulier, interrompu parfois par de brusques soubresauts.

Il écarquillait alors ses yeux injectés de sang, s'assurait si son captif n'avait pas bougé, puis, s'engourdissait de nouveau.

Tout à coup, l'hôtelier entr'ouvrit les paupières, fouilla sans bruit dans son pourpoint et en retira un crayon et un cahier de papier grasseux, sur lequel il avait coutume d'inscrire ses comptes.

De ce cahier, il déchira silencieusement une feuille. Puis, avec mille précautions et en s'arrêtant au moindre souffle de son geôlier, il écrivit les mots suivants :

« Lelio vit. Accourez. Ne perdez pas une seconde. »

Cela fait, il plia le billet de façon à le réduire au plus mince volume possible, le garda dans le creux de sa main et reprit son immobilité première.

Un quart d'heure s'enfuit encore.

La chandelle avait une mèche démesurée, et Landry s'endormait pour tout de bon, car ses plongeons en avant devenaient de plus en plus inquiétants.

Soudain, comme s'il eût été roulé par une vague de sommeil, il perdit pied, et son nez cramoisé alla s'aplatir contre la table.

Landry sauta sur ses armes, il avait rêvé que Truxillo abusait de son assoupissement pour le massacrer quelque peu.

Ce n'était qu'un rêve, heureusement, mais de tels rêves invitent à la prudence. L'écuyer se jura qu'il ne dormirait plus.

En conséquence, il se mit à arpenter la salle de long en large, sifflant à plein gosier la marche des Gardes-Wallonnes et rythmant la mesure avec ses grosses bottes éperonnées.

Au plus fort de ce tapage, Truxillo tressaillit de l'air le plus naturel du monde. Il s'étira, bâilla, suivit pendant quelque temps d'un regard trouble les évolutions de Landry et finit par éclater de rire.

Landry étonné fit une halte.

— Oh ! oh ! dit-il, le repos vous a donc calmé, l'ami ? Vous voilà bien gai, ce me semble ?

— Je ris de ma propre sottise, répliqua l'aubergiste.

— Comment cela ?

— Si au lieu de boudier, j'avais pris philosophiquement les choses, nous ne serions point là, tous les deux, à nous ennuyer, à pester contre les heures que nous trouvons trop longues...

— Longues et assommantes, appuya l'écuyer.

— C'est ma faute. J'aurais dû me résigner de prime abord et m'entendre avec vous pour tuer le temps. Une partie dés et un verre de vin nous eussent...

— Le verre de vin surtout ! interrompit Landry qui passa sur ses lèvres une langue affriandée. Rien n'altère comme une nuit blanche.

— Eh bien ! .. démonios ! arrosons-la !

— Avec quoi ?

— La cave n'est pas loin.

— Et vous auriez la complaisance d'y descendre ?

— Si vous le permettez.

L'écuyer sourit.

— Non, dit-il, cher ami, je ne le permets pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que la porte de la rue est trop près de celle de la cave.

Truxillo leva les épaules.

— Du diable si j'y songeais, fit-il avec indifférence. Appelez Gomès, en ce cas.

— Gomès est couché.

— Peut-être bien. Mais il loge là-haut, juste au-dessus de votre tête. Cognez au plafond, il vous répondra.

— Ça, c'est une idée, dit Landry.

Il grimpa sur une chaise et heurta les solives du pommeau de son épée. La voix lointaine du marmiton cria aussitôt :

— On y va !

— Bon ! dit l'écuyer, en sautant à terre, voilà un gamin qui n'a pas le sommeil dur.

— Il ne dormait pas, répliqua Truxillo en bâillant. Le pauvre diable ignore que je suis prisonnier et, comme à l'ordinaire, il aura attendu pour se mettre au lit que je fusse retiré chez moi.

Là-dessus, l'hôtelier se leva et fit trois ou quatre tours, sous prétexte de se dégourdir les jambes.

Ouvrez, patron !..., hurla Gomès derrière la porte.

Landry chercha la clef dans sa poche, introduisit le marmiton et lui dit :

— Va nous quérir deux bouteilles de ce valdepenas que nous avons bu tantôt à dîner... et ne lambine pas,

A peine achevait-il ces mots, qu'un effroyable fracas lui fit tourner la tête.

Voici ce qui était arrivé.

Truxillo, par mégarde sans doute, venait de s'appuyer distraitement au rebord de la table sur laquelle, on s'en souvient, Landry avait posé ses deux pistolets et sa rapière.

Or, la table avait basculé, et les armes glissant verticalement sur sa surface, étaient tombées en retentissant.

L'écuyer, toujours sur le qui-vive, crut que Truxillo essayait de les lui dérober. Il s'élança d'un bond et se baissa pour les ramasser.

Si vite toutefois qu'il eût accompli cette manœuvre, que son embonpoint lui rendait assez pénible, Truxillo avait eu le temps de remettre le billet à Gomès et de lui dire tout bas :

— A don Diégo, sur le champ. Ventre à terre !

Lorsque Landry se redressa, rouge comme une pivoine, Gomès avait disparu. Il n'y avait plus là que l'hôtelier qui, les deux points sur les hanches, le contemplait d'un œil paterne.

Truxillo s'excusa si naïvement de sa maladresse, que Landry s'en voulut de l'avoir soupçonné. Il le lui avoua, le digne homme ! et la conversation prit une allure amicale.

— Ce vin n'arrive pas ! observa-t-il cependant au bout de dix minutes.

— Patience !... on le tire !

Dix autres minutes s'écoulèrent. Landry, tout enroué de soif et de fatigue, s'écria :

— Que diantre fait Gomès ?

— Pourvu qu'il ne se soit pas endormi à la cave ! marmota l'aubergiste, qui prêtait avidement l'oreille.

Le piétinement d'un cheval se fit entendre au dehors, sous la fenêtre même. Du trot il passa au galop et le bruit s'éteignit dans l'éloignement.

Un sourire triomphant et moqueur illumina la face de Truxillo. Landry devina vaguement la vérité : la rage plissa son front.

— Ce coquin-là m'a joué, pensa-t-il, mais il me le paiera.

Prenant alors d'une main la chandelle, de l'autre son épée nue :

— Puisque votre valet nous oublie, dit-il, nous allons nous servir nous-même. Marchez devant, senor

Le cabaretier obéit en riant sous sa cape. Ils descendirent ensemble à la cave ; Landry mit deux bouteilles sous son bras ; puis, tandis que l'hôtelier en choisissait deux autres, il remonta vivement les marches et enferma le traître à double tour.

Après quoi, il lui cria à travers la porte :

— Toute réflexion faite, je reviens à votre avis.

Nous dormirons mieux chacun de notre côté. Bonsoir, senor Truxillo.

En laissant son ennemi se meurtrir les poings contre la muraille, il remonta fort enchanté de son espièglerie.

Son premier soin fut de visiter la maison de fond en comble. Aucun voyageur n'ayant pris gîte à l'auberge, Landry put s'y promener partout librement.

Mais point de Gomès !...

En revanche une surprise désagréable attendait. L'écurie était vide...

— Par la messe !..., exclama-t-il, le petit gueux a ma jument entre les jambes !... Et il s'en sert pour nous aller dénoncer !... Mais à qui ?... au château, pardieu !... Et d'ici demain, j'aurai un siège à soutenir ! Double brute que je suis de n'avoir pas surveillé ce cabaretier du diable !... J'aurais dû lui brûler la cervelle, corne et tonnerre !...

Jurant, sacrant, tempétant, l'écuyer regagna sa chambre, s'y barricada, roula un lourd bahut contre la porte et arma ses pistolets,

Puis il s'assit et déboucha un flacon.

— Du moins, pensa-t-il, le danger sera pour moi seul... Mais où diantre est M. le comte ? Que signifie son absence ? Fasse le ciel qu'il ne revienne pas pendant l'attaque et qu'il ne tombe pas au milieu de ses ennemis !...

Et l'oreille au guet, le sourcil froncé, la main sur ses armes, Landry, comme une sentinelle perdue, épiait la brise et interrogeait le silence.

.....

Pendant ce temps, le comte Lelio courait à toute bride vers Pampelune. Il y arriva au milieu de la nuit, réveilla un hôtelier et se fit conduire chez un marchand de chevaux. Là, il choisit avec soin la

monture qui devait, la nuit suivante, emmener Dolorès d'Espagne.

C'était une charmante jument alezane, réunissant les deux qualités les plus nécessaires en cette occasion : vitesse et vigueur. Le comte la fit garnir d'une élégante selle de femme, paya sans marchander, puis se mit à la recherche d'une échelle de cordes,

Mais ce genre de marchandises n'étant pas d'un débit très journalier, Léléo visita inutilement tous les cordiers de la ville. Aucun n'avait en magasin l'objet en question. En vain offrit-il de l'or à poignées. La fabrication d'une échelle de cordes exigeait vingt-quatre heures selon ceux-ci, quarante-huit heures selon ceux-là. et le comte n'avait pas le loisir d'attendre.

Il commençait à se désespérer, quand un cordier, mieux avisé que les autres, eut une inspiration subite.

— Je connais, lui dit-il, un ouvrier fort habile en cette spécialité. Il se nomme Juan, et c'est à lui que nos gentilhommes s'adressent lorsqu'ils ont un balcon à escalader. Or, comme ces balcons sont nombreux chez nous, et que l'amour, Dieu merci ! n'y chôme pas, Juan a toujours sous la main cinq ou six échelles toutes prêtes qu'il tient à la disposition des amateurs.

— Où demeure cet homme ? demanda vivement Léléo.

— Fort loin d'ici, malheureusement... Depuis la mort d'un fils unique qu'il avait, il a pris le monde en haine et s'est construit une cabane au milieu des bois, à trois lieues de Pampelune... Cependant, si votre excellence le désire, je vais lui dépêcher mon apprenti.

Non, dit le comte, indiquez-moi l'endroit. J'irai moi-même.

L'endroit se trouvait être précisément sur la route que Léléo avait à suivre pour regagner Agréda, il se souvint même d'avoir, en venant, longé les bois dont on lui parlait. Dûment renseigné, il s'élança en selle et partit, emmenant avec lui la jument destinée à Dolorès.

Une demi-heure après, c'est-à-dire au point du jour, il découvrait, dans une solitude complète, la cabane du vieux Juan. Mais celui-ci ne put montrer au comte qu'une échelle de soie aux trois quarts terminée ; pour l'achever entièrement, il lui fallait quatre heures encore.

Prenez-en huit, dit Léléo, qui n'avait besoin de son échelle que pour minuit.

Et, réfléchissant que s'il rentrait dans Agréda en plein jour, accompagné d'un cheval ayant une selle de femme, il donnerait lieu à de sérieux commentaires, le comte laissa la jument chez le cordier qui, moyennant une récompense princière, promit de la lui amener à l'entrée du bourg, vers minuit.

Les choses ainsi réglées, Léléo continua rapidement son chemin vers Agréda. Il avait conçu un plan fort simple :

Rester caché tout le jour dans l'auberge et garder à vue le señor Truxillo jusqu'à l'heure de l'enlèvement. De cette manière, il était impossible que le cabaretier pût lui nuire ou faire prévenir son maître. Diégo Diaz, retenu, comme on sait, à quelques lieues de là

Ceci rappela au comte que Landry devait prodigieusement s'ennuyer en tête-à-tête avec Truxillo et il pressa le pas afin de relever plus tôt de faction le pauvre diable. Toutefois, s'apercevant que son cheval était fourbu et pensant que celui de son écuyer, surmené depuis plusieurs jours, ne devait guère valoir mieux. Léléo fit une dernière halte pour acheter, d'un muletier qui passait, deux bêtes vigoureuses fraîches et reposées.

Enfin, vers huit heures d'un matin, il mit pied à terre devant l'hôtellerie dont, à sa grande surprise, il trouva la porte ouverte

L'écurie, où il entra ensuite pour remiser ses chevaux, était vide...

Qu'était devenue la monture de Landry ?

Pressentant quelque événement fâcheux, le comte monta l'escalier quatre à quatre et heurta rudement à la porte de sa chambre.

Landry, brisé de lassitude, avait fini par s'endormir.

Réveillé en sursaut, il bondit, ses deux pistolets au poing ; mais il s'arrêta aussitôt, ébloui par les rayons du soleil.

Honteux d'avoir dormi aussi longtemps, stupéfait de n'avoir eu à repousser aucun assaut, le vieux soldat demeurait immobile, humilié.

Soudain, les coups redoublèrent... Le frappeur, impatienté, proférait des malédictions... Landry reconnut la voix de son maître.

Il se hâta de démolir ses inutiles barricades et Léléo entra harassé, couvert de sueur, blanc de poussière.

A peine eût-il regardé autour de lui :

— Où est Truxillo ? demanda-t-il anxieusement.

Landry, la tête basse, raconta comment on avait trompé sa vigilance et comme quoi le marmiton Gomès lui avait dérobé sa jument pour aller plus vite chercher des libérateurs à son patron.

(A suivre)

LE

6

# BAISER DE JUDAS

— *qu'attendez-vous?*



(SUITE)

Les deux extrémités de la tranchée, et le centre étaient défendus par trois forts qui communiquaient avec le camp, par un conduit souterrain.

Franz Rakoczy avait, en quelques jours opéré des prodiges ; grâce à son habile direction, et à une économie bien comprise, l'ordre, l'abondance et la confiance régnaient au camp des Kurucz.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis son arrivée au camp des Kurucz; au lever du cinquième jour, il était retiré dans sa tente avec Pero Szegedinac et le comte Nadasdy — tous trois formaient une sorte de comité intime auxquels ils admettaient la jeune princesse dont l'intelligence était remarquable, et Wilhem Knaben l'ingénieur et dévoué serviteur — lorsque Wassowicz entra leur annoncer qu'une parti de cavaliers rentrait au camp avec des prisonniers.

Le prince donna l'ordre qu'on les amenât sur le champ.

Bientôt pénétrèrent quelques Magyars conduisant une douzaine de soldats croates, parmi lesquels, Knaben reconnut son ami le sergent Ozager qu'il avait si adroitement trompé.

— Bonjour, ami Ozager, fit-il d'un ton gouailleur.

— L'allemand Wilhem ! murmura celui-ci d'un air ahuri.

— Lui-même, mon bon, pour vous servir. Prince, ces pauvres diables ne sont que des paysans, des soldats ; ils n'ont pas été trop durs envers vous en cette considération promettez-moi d'adoucir leur sort.

— Wilhem à raison dit Marie.

Avant que Franz n'eût répondu deux personnes étaient introduites par Wassowicz : un vieillard et une jeune fille.

— Le meunier Woronyi ! s'écria Marie, qui courut à lui avec empressement.

Comment vous trouvez-vous ici, avec cette enfant, père ?

— Hélas ! madame, elle et moi sommes aujourd'hui sans asile, et sans ressources.

Ces bandits, fit-il, en désignant les Croates ont brûlé mon moulin et m'auraient assassinés avec ma pauvre Irène, à laquelle ils réservaient en outre les derniers outrages, sans l'arrivée des braves magyars.

— Horreur ! s'écria la bonne princesse en pressant dans ses bras et baisant au front la jeune enfant. Monseigneur, il faut faire justice.

— Oui, justice ! répéta le vieillard d'une voix grave.

— Ce sera au conseil de guerre à décider de leur sort.

Wassowicz, fait conduire les prisonniers sous bonne escorte au Creux du monde ; c'est la plus sûre de nos retraites. Qu'on les garde en cet endroit, tout en leur donnant le nécessaire.

Tu y veilleras n'est-ce pas ?

— Oui chef.

— Allons père, continua-t-il en s'adressant au vieillard, asseyez-vous et toi, mon enfant place toi près de la princesse.

Quant à vous ! braves compagnons, frères magyars, merci de votre campagne, qui a sauvé la vie à deux êtres auxquels je dois en partie ma liberté, à deux hongrois.

Mes frères je m'en souviendrai, allez prendre un repos dont vous avez besoin.

Allez, et priez le chef de l'expédition de venir me trouver.

— C'est moi, prince, fit l'un des magyars en s'avancant pendant que ses compagnons se retiraient.

— C'est Joseph Krazy, dit Pero, le même qui commanda la fausse attaque de Verrein.

— Frère Krazy, reprit le prince, viens t'asseoir à mes côtés, quand tu seras rassasié et reposé tu nous diras par quel heureux hasard tu as pu sauver deux vies si précieuses. Allons Wilhem, fais nous servir, nos hôtes doivent avoir besoin nous causerons ensuite.

Lorsque la faim fut calmée, le vieux Woronyi, sur l'invitation du prince, prit la parole.

— Quand les croates s'aperçurent qu'on leur avait enlevé leur prisonnier, ils comprirent le but de l'attaque du pont et furent d'autant plus vexés d'avoir été ainsi dupés.

Le colonel prescrivit une enquête rigoureuse et, de cette enquête, résulta la certitude que c'était ma barque qui avait servi à l'évasion du prisonnier.

Le chef, accompagné de plusieurs officiers et du sergent de garde à la prison, le même qui est entre vos mains, virent au moulin ; après une inspection rigoureuse que je dus accompagner il m'adressa la parole :

— Tu as reçu des étrangers dans ton moulin ?

— Ma demeure est ouverte à tous voyageurs.

— Ces voyageurs, comme tu les appelles, se sont servis de ta barque pour enlever un prisonnier.

— Je l'ignore

— Nous verrons cela.

Ton écurie a logé aussi plusieurs chevaux, cela est facile à constater car le sol à ta porte est piétriné.

— Je ne puis le nier, mais un pauvre homme comme moi ne peut rien refuser à des seigneurs.

— C'étaient des seigneurs ?

— Je le crois.  
 — Tu n'as plus rien à dire.  
 — Plus rien.  
 — Qu'on lie les mains à cet homme et qu'on l'em-mène.

— Alors, malgré les larmes et les supplications de la pauvre enfant on m'entraîna dans la barque, deux hommes prirent les avirons et quelques minutes après j'étais au bourg prisonnier, enfermé dans votre prison même, prince. J'y restai toute la journée sans voir personne, sans qu'on daignât m'apporter un peu de nourriture.

— On vous avais oublié.

— A la nuit seulement on vient me chercher pour me conduire devant le chef, qui me fit subir un long interrogatoire.

Alors convaincu sans doute que j'ignorais réellement le complot, il me fit relâcher.

Une foule d'habitants mes amis, m'attendaient à la porte, et j'appris d'eux que c'était grâce à leur intercession que j'étais libre.

Ils m'apprirent aussi que les Croates s'apprétaient à partir au plus tôt, car le camp de Kasso était levé et l'armée autrichienne devait être sur le point de se mettre en marche.

— Bien, nous les attendons.

— Je courus aussi vite que possible à la rivière, mais quel fut mon effroi ! La barque n'y était plus et mon moulin était en feu. Sans hésiter je me jetai à l'eau et arrivai au moment où ma pauvre enfant se débattait à la porte de ma demeure en flammes, au milieu de cinq ou six de ces misérables qui voulaient lui faire violence. Je courus à la barque dont ils s'étaient emparés pour traverser la rivière je saisis une rame et paraissant à l'improviste, je frappai et assommai un des bandits. Les autres surpris reculèrent et Irène, qui m'avait reconnu, s'élança dans mes bras. Alors, lui prenant la main, je me glissai avec elle dans les broussailles et les arbustes de la rive, espérant profiter de l'obscurité pour échapper à nos ennemis.

Mais, à la lueur projetée par l'incendie, ils se mirent à notre poursuite et ils n'allaient pas tarder à nous atteindre quand nous entendîmes un roulement formidable et rapproché produit par le galop d'un grand nombre de chevaux, et bientôt je distinguai dans l'ombre un groupe de cavaliers hongrois.

— Au secours, Magyars, criai-je.

A mes cris les Croates cessèrent leur poursuite et une douzaine de Hongrois s'élançèrent à terre, parmi eux mes deux fils qui coururent à moi.

— Vos fils. Ils étaient de l'expédition ?

— Oui, prince, ce sont eux qui guidèrent le détachement qui coopéra à votre délivrance et celui qui nous sauva.

— Continuez, père. Ou plutôt passez la parole au brave Krazy qui va compléter votre récit.

— Volontier prince. Ce ne sera pas bien long. J'a-

vais reçu notre chef, Pero, ici présent, l'ordre d'attendre jusqu'à la nuit et de pousser ma reconnaissance du côté de Verrein, si rien ne venait nous révéler la présence de l'ennemi. C'est pourquoi, lorsque les chevaux me parurent suffisamment reposés, je partis avec cinquante cavaliers, guidés par Jean et Joseph Woronyi qui sachant quelle part leur père avait prise à votre délivrance craignaient pour lui la vengeance de l'ennemi. Vous voyez qu'ils n'avaient pas tort.

— Les braves jeunes gens ! Vous me la présenterez, père.

— Oui, prince.

— Comme nous approchions du bourg, nous aperçûmes le ciel au-dessus de lui, éclairé par une lueur sinistre. Nous pressâmes nos coursiers et bientôt débouchâmes dans la plaine, au fond de laquelle les flammes s'élevaient rouges et sanglantes.

— Le moulin du père ! crièrent les deux fils du meunier courons.

— En quelques minutes nous franchîmes l'espace et arrivâmes à temps pour arracher le père et l'enfant aux bandits qui nous fîmes prisonniers. Nous revînmes alors au pas n'ayant pas à redouter une attaque. Les prisonniers entourés par nous, étaient surveillés par Jean Woronyi qui avait cédé son cheval à son père, tandis que l'enfant était mené en croupe par son frère Joseph.

— Eh bien père, reprit le prince quand Krazy eut terminé son récit, vous disiez donc que l'armée ennemie se disposait à nous attaquer ?

— Oui, prince, je suis persuadé qu'avant trois jours ils seront sous les murs de Muncacz.

— Krazy, vous formerez dès demain deux corps d'éclaireurs de deux cent cinquante cavaliers chacun. Vous en prendrez le commandement. Sous vos ordres immédiats seront Jean et Joseph Woronyi. Je veux être informé jour par jour des mouvements de l'ennemi.

## X

PRO ARIS ET FOCIS — UN COMBAT DE GÉANTS

LE FILS D'HÉLÈNE ZRINYI

Le lendemain le roi des Kurucz convoqua dans la tente du Conseil les treize comitats et les principaux chefs de l'armée.

— Magyars, leur dit-il, l'armée ennemie est en route pour venir à nous. Des émissaires sûrs me tien-

ment au courant de tous ses mouvements et demain même elle peut déboucher dans la plaine de Munkacz. Il faut donc prendre nos mesures pour lutter contre les éternels ennemis de notre patrie. J'aurais désiré retarder encore le moment où nous mesurerons nos forces, mais puisqu'ils nous cherchent, ils nous trouveront.

— Oui, vive la Hongrie, vive la Transylvanie ! crièrent les magnats.

Alors la délibération commença. L'opinion du prince fut qu'on devait se borner à attendre l'ennemi dans les retranchements.

Cette opinion corroborée par celles de Pero Szegedinac, du comte Nadasdy, des magnats Wallowich et Sigismund Kæpoli, les plus anciens des comitats, ne put l'emporter sur la majorité des jeunes gens qui brûlaient d'engager la bataille, malgré l'infériorité du nombre, et sans attendre les secours promis par la France.

— Prince et vous magnats, s'écria impétueusement le vaillant comte Henri Morawieff, nous ne pouvons attendre plus longtemps. Tout en reconnaissant la sagesse de notre roi et l'habileté des mesures prises par lui, nous combattons son opinion. Il faut en finir, car les paysans, arrachés à leurs familles, à leurs travaux, pourraient se lasser et nous abandonner, si l'ennemi venait à promener ses ravages dans la contrée. Allons au devant de lui, et si nous sommes repoussés nous nous retirerons dans nos positions formidables. Mais, je le crois, nous vaincrons, n'avons nous pas pour devise celle du grand Tækæli : *Pro aris et focis !*

Cette fougueuse harangue enleva l'assemblée et la bataille fut décidée.

Il n'y avait plus qu'à prendre des mesures en conséquence.

Ces mesures furent rapidement prises et le lendemain l'armée des Kurucz se développait dans la plaine de Munkacz.

Le centre était composé des dix-sept régiments de Kurucz qui formaient une ligne formidable derrière laquelle se tenaient, pied à terre, la main au col de leurs chevaux, deux mille des meilleurs cavaliers, à la tête desquels était le prince.

La droite et la gauche, se composant du reste de la cavalerie, ne devait prendre part à l'action que quand le combat serait engagé sur toute la ligne. Quand aux camisards, Franz les avait placés en réserve, en avant de tranchées qui défendaient le camp où il ne restait plus que les sentinelles obligées.

La princesse, d'après l'ordre du chef, avait dû, ainsi que Kuaben, le père Woronyi et sa fille se retirer dans la ville, sous la garde de la population qui l'avait accueillie avec enthousiasme.

Ces dispositions étaient à peine prises, que les éclaireurs annonçaient l'approche de l'armée ennemie.

En effet, la puissante armée autrichienne apparut bientôt, s'avancant lentement; mais, chose étrange, ses

dispositions stratégiques étaient absolument contraires à celles des Kurucz, ce que le prince remarqua avec plaisir; car il avait compté sur cette disposition.

Les deux ailes étaient formées de l'infanterie, tandis que la cavalerie était massée au centre. Ils formaient une ligne beaucoup plus étendue que celle des Hongrois, cependant ils ne pouvaient les envelopper protégés qu'étaient ceux-ci d'un côté par la ville, de l'autre par les montagnes.

A peine les Autrichiens commençaient-ils à s'étendre que l'infanterie hongroise s'ébranla formidablement et profonde, sans pousser un cri.

A cette vue, la cavalerie autrichienne reçut l'ordre de charger et bientôt cinq mille chevaux s'abattirent comme une avalanche sur le centre de l'armée hongroise qui plia d'abord sous le faix, mais qui bientôt se reforma et les faux, les lances, les haches firent merveille.

Pendant les chances se succédaient sans relâche et les rangs pressés allaient être rompus quand ils s'ouvrirent tout à coup et le prince s'élança la hache à la main, à la tête de sa brillante cavalerie qui avait été en selle en une seconde.

Cette diversion subite et inattendue jeta le désordre dans les rangs des autrichiens qui lâchèrent pied et eussent été sabrés, écrasés sous l'arrivée de la puissante infanterie autrichienne nombreuse et armée de mousquets.

Il fallut s'arrêter sous la fusillade. Le prince rallia ses hommes devant le front des Kurucz, et à son signal les deux ailes formées de cavalerie, commandée l'une par le comte Nadasdy, l'autre par Henri Morawieff joignant leurs efforts aux siens, fondirent sur l'infanterie autrichienne. La bataille fut terrible. Rivé sur son cheval de bataille, Frantz Rakoczy faisait voler sa redoutable hache et ses hommes tombaient autour de lui comme des jeunes sapins sous la cognée du bûcheron, tandis que les Kurucz s'élançaient à son secours, conduits au combat par Pero Szegedinac.

Le général Schmith se hâta alors de faire établir deux pièces de canon, qui bientôt crachèrent la mort dans les rangs des hongrois, ce qui permit à l'infanterie, brisée par la charge hongroise de se reformer.

Le roi des Kurucz sonna alors le ralliement qui se fit gravement sous le feu; chacun regagna son rang à l'exception des morts restés sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, la cavalerie autrichienne s'était reconnue, rassemblée à nouveau et bientôt elle accourait à toute bride sur le front des Kurucz, qu'elle espérait cette fois-ci enfoncer, car la cavalerie hongroise avait assez affaire à lutter contre l'infanterie ennemie.

En effet le désordre commençait à se mettre dans les rangs des Kurucz, quand retentit le cor du roi des Kurucz. Qui, avec Pero, avait pris la direction des paysans.

A cet appel répondit la fanfare des trompettes française.

Tandis qu'à ce son inaccoutumé la cavalerie ennemi s'arrêtait indécise, arrivait au pas de charge sur le champ de bataille le détachement des camisards qui fit tomber une pluie de feu sur les autrichiens décimés, déconcertés qui bientôt tournèrent bride devant les pertuisanes étincelantes qui menaçaient leurs poitrines.

Ce fut le dernier effort. Le roi des Kurucz, qui avait compris que la lutte en rase campagne était impossible, ordonna la retraite.

Elle s'exécuta en bon ordre sous la protection des partisans français lesquels obéissant à un tactique connue, restèrent les derniers sur le champ de bataille.

Tout en reculant pas à pas en avant des tranchées, ils avaient rechargé leurs mousquets et formé un carré hérissé de dards redoutables, sur lesquels vint se briser deux charges consécutives de croates.

Honteux de voir une poignée d'hommes arrêter la poursuite, la cavalerie autrichienne tout entière masquée de nouveau accourut à toute bride.

C'était ce qu'espérait le vaillant et habile général en chef des hongrois qui s'était placé au centre du carré français pendant que ses troupes regagnaient le camp.

Quand la cavalerie ne fut plus qu'à vingt pas du carré, celui-ci se déploya en une seule ligne des tirailleurs, fit une décharge formidable, puis se fractionnait en cent parties, les français s'élançèrent sur les passages étroits des tranchées pour se reformer de l'autre côté des fossés.

Les cavaliers lancés à toute bride, et qui, du reste, ne connaissaient pas l'existence de ces fondrières, ne purent s'arrêter à temps et bientôt hommes et chevaux s'entassèrent dans ces fossés béantes où les piques et les lances, les pertuisanes et les faux les égorgeaient sans pitié.

Le massacre fut horrible dans les premiers rangs. Les autres épouvantés s'enfuirent, tandis que pour protéger leur fuite l'infanterie arrivait au pas de charge amenant avec elle deux canons qui devaient battre en brèche les forts avancés.

Le roi des Kurucz craignant d'être forcé du côté de la ville où il pouvait se réfugier en cas de défaite complète, ordonna aux camisards d'aller occuper l'espace vide entre le camp et la cité tandis qu'avec la cavalerie il préparait une sortie formidable, voulant en finir avant la nuit, car le combat avait commencé dès le matin et le soleil allait disparaître à l'horizon.

Il avait reformé les escadrons et allait faire baisser les ponts levis, quant un cor donna l'alarme sur les hauteurs.

Le prince courut où le danger l'appelait et apprit là qu'une division d'infanterie forte de quinze mille hommes au moins avait tourné le camp à trois heures

de marche au nord et arrivait au pas de course pour fermer toute retraite aux hongrois.

Les Kurucz allaient se trouver pris entre deux feux car les canons et les fusils tirant sans relâche décimaient leurs rangs.

Ils étaient perdus ; et c'est la nuit — cette nuit qu'aurait voulu retarder Franz — qui les sauva.

Le roi donna alors aux paysans la permission, l'ordre de se disperser dans les montagnes, dont ils connaissaient tous les passages et les secrets, puis lui-même, massant sa cavalerie se mit à sa tête, fit baisser tous les ponts levis et malgré une pluie de feu, passa comme une avalanche sur l'infanterie ennemie dans laquelle il creusa de larges et rouges sillons. Au de là de la ligne des fantassins brisée, broyée, au lieu de poursuivre sa route sanglante sur l'ennemie, il tourna brusquement à gauche arriva sous Munkacz, dont les portes toutes grandes ouvertes les reçurent avec ceux de ses frères qui avaient échappé à la mort.

Le bataillon des camisards, qui gardait les portes rentra le dernier dans la place.

La bataille avait duré dix heures — dix heures de massacres et de folie sanglante.

Si le roi des Kurucz n'avait pas été forcé de sortir de son camp pour combattre selon le vœu de la majorité du conseil, il n'eut jamais été vaincu retranché comme il était.

Mais obligé de dégarnir les ponts éloignés pour faire face à l'ennemi, il avait pu être facilement tourné. Dès lors la partie était perdue et les autrichiens victorieux.

Oui les autrichiens étaient victorieux grâce au nombre et au perfectionnement de leurs armes, mais cette victoire leur coûtait cher.

Ils avaient perdus le tiers de leur armée, près de vingt mille hommes, tandis que les hongrois, grâce aux dispositions prises n'en avaient pas perdu quatre mille ce qui était déjà énorme eu égard au nombre. Des magnats, qui avaient vaillamment payé de leurs personnes, il n'y en avait plus que douze, dont un blessé légèrement à l'épaule ; le comte Nadasdy, Pero et Franz, par un hasard extraordinaire, n'avaient pas reçu une seule blessure.

(A Suivre.)

L A

6

# BELLE NANETTE

(SUITE)



La voix de Georges était douce, un peu voilée, celle d'Antoine sonore et sympathique.

Les deux jeunes gens étaient vêtus d'une façon à peu près identique : pantalon de toile, guêtres de cuir, blouse de chasse, casquette dite melon, à double visière.

Antoine avait donc quatre ans de plus que son ami et malgré cette différence d'âge, ou plutôt à cause de cela, il éprouvait pour Georges comme une sorte d'amitié protectrice dans laquelle celui-ci se complaisait grandement. Son cœur excellent, son caractère sans initiative s'accommodaient très bien de la gravité dominante de son intime. C'est dans cette intimité qu'ils passèrent ensemble cinq années au collège ; l'un se laissait volontiers aller à la paresse, l'autre, au contraire, bûchant fort, aidant et excitant au travail son nonchalant condisciple.

Il y avait six ans qu'Antoine avait quitté le collège pour aller à Paris suivre le cours de l'École Normale supérieure, et depuis cette époque, ils ne s'étaient vus qu'à de rares intervalles, au moment des vendanges, ou plutôt des vacances, qu'Antoine venait toujours passer près de son père, qui habitait à Buxy, où il passait pour l'un des propriétaires les plus riches de la contrée. Quant à Georges qui, comme nous l'avons dit, n'était pas travailleur, sa fortune lui permettait de ne rien faire, il en profitait et avait quitté le collège sans avoir achevé ses études.

Les embrassades terminées, Antoine put enfin expliquer à son ami que l'ayant reconnu, malgré sa mine mélancolique, il allait l'appeler lorsqu'il s'aperçut que maître Tom était en arrêt.

— Alors, dit-il, j'attachai mon chien, je m'avançai à pas de loup et me trouvai juste à temps pour loger ma charge dans la cervelle de Jean-le-Lièvre, qui certainement ne s'attendait pas à celle-là. Tu ne m'en veux pas, continua-t-il, de t'avoir enlevé la gloire de ce fait d'armes, car tu l'eus certainement tué... en marchant dessus.

Tous deux se mirent à rire.

— Voyons, que faisais-tu donc ainsi marchant

Les yeux voilés, le front incliné vers la terre.

— Dis, serais-tu devenu poète, en mon absence ?

Ah ! Dans ce cas, je te conseille fort de renoncer à la chasse, occupation tout-à-fait incompatible avec la rêverie élégiaque.

— Mais toi, cependant ?

— Oh ! moi, je suis poète à mes heures et le moins souvent possible... en vers.

— Rassure-toi, mon ami, je ne suis et ne puis être poète, bien que je possède déjà deux des qualités essentielles qui appartiennent aux membres de cette classe intéressante et peu intéressée.

— Et lesquelles, s'il te plaît ?

— Je crois être un tant soit peu... timbré et suis assurément fort amoureux.

— Ah ! diable. Voilà qui explique tout alors. Amoureux, toi ! .. C'est grave. Quant à être fou, tu n'en es peut-être pas encore là, quoique l'amour, en certains moments, dans ses crises sur-aiguës, ne soit, à proprement parler, qu'un *délirium ardens*.

— Eh bien ! alors, il faut me retenir un cabanon à Bourg ou à Bron, à Charenton ou à Bicêtre, interrompit Georges avec un sourire doux et triste, car je suis arrivé ce me semble, à la phase du *délirium ardens*.

— Pauvre ami, tu exagères.

— Non pas, je t'assure. Je te raconterai cela et... tu verras.

— Volontiers. Tiens, qu'est-ce donc que ces perdreaux passés de vie à trépas ? Est-ce toi qui les a tués ?

— Parbleu ! qui veux-tu que ce soit ?

— Et le lièvre ?

— C'est vrai. Cependant, pour être franc, j'avouerai que c'est un peu malgré moi que j'ai tué ces pauvres bêtes.

Et Georges amusa beaucoup son ami en lui racontant la levée de perdrix.

X

Les deux amis s'assirent alors sur un quartier de roche et les pieds dans l'espace, les bras enlacés, ils reprirent leur conversation.

— Depuis quand es-tu de retour de Paris ? dit Georges.

— Depuis le 25 août.

— Et tu n'es pas encore venu me voir ?

— Excuse-moi. J'ai eu de nombreuses affaires... puis mon père est toujours souffrant. Mais comment se porte madame Blondeau ?

— Ma mère a eu également des douleurs rhumatismales, l'hiver dernier ; cependant, elle va bien et je souhaiterais que M. Preuil allât aussi bien, car il a été bien fatigué.

— Comme t le sais-tu donc ?

— Par Louis.

— En effet, ce cher petit Louis a pour mon père un véritable culte et le vicillard l'aime beaucoup aussi.

Pendant tout l'hiver, connaissant mon absence, il est venu s'installer auprès du malade, qu'il distrayait grandement par ses lectures et sa conversation.

— J'ignorais cela, et n'en suis pas étonné de la part du petit Louis, comme tu dis, qui est un beau gaillard plus grand que toi et moi.

— Vraiment ! et quel âge a-t-il ?

— Il aura vingt ans dans quelques mois. En mars, je crois. Mais d'où venais-tu quand je t'ai rencontré ?

— Je venais de faire vendanger un bout de vigne sur Jamblès et je m'apprêtais à aller à Givry, où quelques affaires m'appellent, acheva Antoine, en rougissant légèrement.

— A Givry ! Vois-tu parfois Léon ?

— Léon Parisot, — et Antoine rougit de nouveau — je l'ai vu fréquemment depuis quinze jours, ayant consenti à aider de mes conseils, le père Parisot, empêtré dans un procès avec la commune.

— Ah ! Il me vient une idée. Je boude ma mère et suis seul à Chalon. Tu devrais venir passer quelques jours avec moi.

— Impossible ! je ne puis quitter mon père que fort peu de temps. Cependant, il y a manière de s'arranger : tu viendras à Buxy et tu y resteras tant que tu voudras. Mon père sera très heureux de te voir.

— Je le sais, et l'en remercie d'avance, car j'accepte. Je te raconterai mes amours et tu me donneras des conseils... comme autrefois.

— Que tu ne suivras pas... comme autrefois.

— Oh ! peux-tu bien dire cela ? Moi qui t'obéissais les yeux fermés.

— Excepté pour tes versions grecques et tes vers latins.

— Que veux-tu, je ne suis pas né poète et Pégase est, pour moi, rétif en français comme en latin. Quant à la langue sublime d'Homère je n'ai jamais pu m'y accoutumer. Est-ce ma faute ? Et d'ailleurs à quoi cela peut-il me servir ? Je ne veux être ni docteur, ni professeur, ni même horticulteur, ni...

— D'accord, interrompit Antoine, en riant. Revenons donc à nos moutons, c'est-à-dire à la situation présente. Veux-tu m'obéir ?

— Parbleu ! tu n'as qu'à commander.

— Eh bien ! nous allons faire le tour du plateau pour voir si l'hôte de ta carnassière n'a pas, par là, quelque frère ou quelque cousin...

— Bien !

— Puis nous descendrons à travers les vignes où nous trouverons certainement quelques *mauvis* à point et, moitié chassant, moitié flânant, nous arriverons à Givry assez à temps pour déjeuner soit chez Léon, soit à l'hôtel du Cheval-Blanc.

— Et puis ?

— Nous quitterons Givry à quatre heures et irons souper et coucher à Buxy. Cela va-t-il ainsi ?

— A merveille ! Je n'ai jamais vu quelqu'un prendre aussi promptement et nettement une décision en toute

occurrence. Te rappelles-tu l'incendie du dortoir, éteint en quelques minutes, grâce à ta présence d'esprit. Et, dans les discussions, tu avais toujours le dessus.

— Parceque seul, peut-être, je savais exactement ce que je voulais. Ce n'est pas comme Léon qui s'embarque sans savoir où il abordera.

— Il est toujours le même ?

— Plus que jamais. Il mourra dans la peau d'un ergoteur. Bon garçon et excellent ami, au demeurant.

— Certainement.

Ainsi qu'il avait été décidé, les deux amis, après avoir battu le plateau et les buis dans tous les sens, descendirent dans les vignes. De lièvres et de perdrix point, mais une demi-douzaine de *mauvis* gras à lard payèrent de leur vie la gourmandise qui avait alourdi leur vol.

Depuis quelques instants ils avaient quitté les vignes et suivaient le chemin vicinal. Ils traversèrent Cortiamble et allaient atteindre Poncey, lorsqu'ils aperçurent Léon, lui-même, leur ancien condisciple, conduisant une voiture chargée de vendange.

Un « Hé voiturier ! » le fait se retourner. Il jette un cri de joie et, confiant la conduite des chevaux au vigneron qui l'accompagnait, il accourut avec un empressement expansif tout méridional. Il tenait, en effet, sous ce rapport, de sa mère originaire de la Provence, brave Cettoise qu'Adriën Parisot avait connue et épousée alors que, dans sa jeunesse, joyeux tonnelier, il se livrait, dans le Midi, au commerce de la futaille qui lui rapporta une certaine aisance. Cette aisance s'accrut encore lorsque, des rives de la Méditerranée, il transporta son commerce à Givry, son pays natal. De sorte qu'on prétendait, sur les bords de l'Orbize, que le père Parisot ne se laisserait pas écorcher pour un couple et demi de cent mille francs.

Après cela vous me direz que, pour n'être pas gascos ou provençaux, les givrolins n'en sont pas moins blagueurs. Ça ce n'est pas notre affaire.

Léon avait une physionomie moins expressive que celle d'Antoine, moins distinguée que celle de Georges, mais plus vive. Il pouvait passer pour un joli garçon. Ses cheveux un peu rétifs, d'un noir brillant, s'harmonisaient parfaitement avec son visage ouvert et mobile où brillaient deux yeux vifs et deux lèvres fraîches, ombragées par une fine moustache brune. Il était petit de taille, mais agile et robuste. C'était le plus jeune des trois, étant de la dernière conscription.

M. Parisot, court et trapu haut en couleur, à la parole forte, au langage peu fleuri, était un type parfait du travailleur devenu propriétaire, du bourguignon de race. Son visage avait un air de franchise plutôt étudiée que naturelle. On devinait, sous cette apparente bonhomie, le mélange du commerçant habile et du paysan finot, métissage qui produit des sujets pour lesquels il n'est rien au-delà de bons écus

comptants ou d'une bonne terre au soleil. Au demeurant bon père bon mari et maître aimé de ses domestiques et de ses vigneron, bien qu'il fut exigeant et surtout emporté.

Madame Parisot, belle brune, fort bien conservée malgré ses quarante ans, était la personne du monde la plus serviable et la meilleure sous tous rapports. Elle aimait tendrement ses enfants et son mari et en était adorée. Chacun disait d'elle qu'elle n'avait jamais donné un démenti à son époux.

Une troisième personne, — la plus intéressante peut-être — complétait la famille. C'était une gentille enfant de dix-sept ans, qui répondait au gracieux nom d'Adrienne. Sans être une beauté, car les traits de son visage manquaient de régularité, Adrienne plaisait à quiconque la voyait. Il y avait, en elle, une certaine crânerie mutine qui charmait. Elle était fort bien faite dans sa mignonne personne. Ses cheveux châtain-clair, un peu rétifs, s'épandaient en frisons indociles sur son front bien découvert faisant admirablement valoir son teint diaphane légèrement rosé ; ses yeux bruns, bien dessinés, sous des sourcils presque noirs et formant deux lignes droites parfaites, étaient caressants et fiers. Le nez était un peu accentué mais non disgracieux, la bouche un peu grande mais bien garnie. Comme beaucoup de femmes aux apparences frêles, la jeune fille dissimulait sous une enveloppe charmante, un caractère entier, que pouvaient seules dompter la tendresse et la raison.

XI



Nos amis furent accueillis, ainsi qu'ils s'y attendaient, du reste, avec une simplicité franche qui met aussitôt les nouveaux venus à l'aise. Le papa leur serra cordialement la main, la maman leur adressa quelques paroles affectueuses en s'informant de la santé de leurs auteurs et mademoiselle Parisot, dans sa modeste révérence, accompagnée d'un gracieux sourire des lèvres et des yeux, ne dissimula nullement le plaisir qu'elle éprouvait. Il sembla même à Georges qu'elle avait singulièrement rougi quand s'approcha Antoine avec son aisance habituelle, pour lui présenter ses compliments.

C'est qu'Antoine Preuil, en effet, était pour l'impressionnable Adrienne, l'homme supérieur qu'elle avait rêvé... à son insu. Sans extérieur grave, sa parole sympathique, avaient le pouvoir de chatouiller délicieusement son petit cœur. Et puis, Antoine venait de Paris, il passait pour un homme fort instruit, et comme toutes les femmes, vraiment femmes par l'esprit, le cœur et les sens, la jeune Adrienne, inconsciemment, voulait pouvoir reconnaître, en son amant,

son supérieur et son maître, quitte à le dominer plus tard.

Jusqu'à ce jour, l'aimable enfant avait été assez diplomate pour cacher ses impressions à tous les yeux, surtout à celui qu'elle admirait, en attendant mieux.

Antoine, du reste, tout en ayant conscience de sa valeur personnelle, était si éloigné du vice de présomption, qu'il eut été le dernier à s'apercevoir de la chose. Il fallait l'œil d'un ami, et d'un ami amoureux lui-même, pour deviner ce doux mystère.

Georges, absolument possédé de sa Nanette, y pensant à tout instant, ne voyait pas une jeune femme une jeune fille, sans établir une comparaison entre elle et sa belle morvandelle. Et il va de soi que la comparaison était toujours en faveur de celle-ci. Il fit de même à l'aspect de mademoiselle Parisot et sa pensée alla pendant quelques minutes, de la mignonne bourguignonne à la robuste morvandelle *et vice versa*. Pendant cet examen, l'embarras d'Adrienne, sa rougeur, les regards, qu'à la dérobée, elle jetait sur son ami, l'attention presque religieuse avec laquelle elle l'écoutait, furent pour le fils Blondeau une révélation qu'il se résolut d'éclaircir. Souriant alors dans sa moustache naissante, il oublia un moment ses préoccupations et se frotta les mains en pensant au plaisir qu'il aurait à suivre, témoin discret, cette petite scène intime, et à taquiner même son grave ami, qui serait loin de se douter d'une telle perspicacité de sa part.

A l'arrivée des chasseurs on allait se mettre à table. Ils furent donc obligés de prendre place à côté de la famille, ce à quoi ils consentirent sans trop se faire tirer l'oreille. Alors, pour payer leur écot à leur manière, Antoine raconta — tout en taisant le motif de l'abstraction de Georges, — comment son ami avait failli tuer son lièvre en... marchant dessus. Chacun, Léon surtout, plaisanta l'amoureux de la belle Nanette, qui accepta la plaisanterie de bonne grâce.

La journée se passa sans qu'on s'en fut aperçu. On avait visité les caves les celliers, donné un coup de main aux uns et aux autres, goûté le vin blanc nouveau, etc., etc., de sorte que la nuit était venue quand nos deux amis songèrent à partir. Chacun essaya de les retenir, car la nuit serait sombre, et la pluie, qui avait menacé toute la journée, pourrait bien tomber enfin. Adrienne seule ne disait rien, elle regardait leurs hôtes d'un air inquiet.

Alors, afin de la rendre heureuse, Georges déclara carrément qu'il consentait à rester, à condition que le lièvre ferait les frais du souper et les volatiles ceux du déjeuner du lendemain. Antoine, satisfait plus qu'il ne voulait le paraître, dut céder, après une certaine résistance calculée, et Georges reçut, comme récompense, le plus naïvement reconnaissant des regards d'Adrienne.

Comme amendement à la motion du fils Blondeau madame Parisot déclara que le souper, qui n'avait pu attendre le lièvre, était prêt, mais que le gibier emplumé figurerait au déjeuner d'adieu.

L'ordre du jour ainsi modifié, aux applaudissements du père Parizot, qui adorait les mauvis, fut voté sans opposition aucune.

Selon son habitude enracinée, Léon ergota pendant le dîner, ce qui nécessita une discussion assez vive entre Antoine et lui, relativement à des questions passablement abstraites. Et, comme toujours, il fut battu à plates coutures, aussi, pour se venger, sur quelqu'un, il prit Georges à partie en lui demandant son opinion.

— Mon opinion, répondit celui-ci, de sa petite voix douce et, cette fois-ci, légèrement railleuse, tu dois la connaître.

— Ah ! oui, comme au collège, toujours de l'avis d'Antoine.

— Pourquoi pas. S'il a raison.

— Qu'en sais-tu ? Si tu n'as pas écouté.

— Si bien, j'ai écouté... cette fois.

— Alors tu ne fais qu'écouter. Cela t'évite la peine de penser, de chercher, et surtout, de discuter, ce qui n'est pas très fort.

— Parbleu, je le sais bien. Mais cela m'évite aussi de faire comme toi.

— Comment cela ?

— De dire des bêtises.

A cette réponse, qui coupait court à toute discussion, tout le monde se mit à rire, et Léon lui-même, après un imperceptible signe de dépit, fit chorus.

— Décidément, dit-il, il faut que je m'avoue vaincu et, comme il est juste que le vaincu paie les frais de la guerre, je descends à la cave. Qu'en dis-tu, père ?

Le père ne répondit rien. La discussion philosophico-sentimentale l'avait tellement intéressé, qu'il dormait profondément.

Léon se leva et revint bientôt avec une bouteille d'un vin plus vieux que lui-même, comme en témoignait la forme insolite du vase et la vénérable poussière qui le couvrait. C'était, en effet, une bouteille de Bois-Chevaux 1811, l'année de la Comète.

On réveilla le papa Parizot pour trinquer.

Ainsi se termina le tournoi. Les articles de paix furent signés le verre en main.

Pendant le dîner, le ciel s'était éclairci, et la chaste Diane (?) que cerclait cependant encore une auréole de nuages argentés, promettait une soirée sereine. La bonne dame, pour distraire ses hôtes, proposa une promenade sur le Chaume.

La proposition fut acceptée d'enthousiasme par tous les convives et même par le père qui gagna son lit au plus tôt.

On partit. Antoine avait offert le bras à la maman et l'enfant dut prendre celui de Georges ; mais en le prenant, elle ne put dissimuler un soupir qui, si léger qu'il fut, n'échappa pas à Georges, car il l'attendait. Il n'en fut pas moins satisfait, certain qu'il était de plaire, c'est-à-dire de se faire écouter, ... en choisissant un certain thème de conversation.

C'est pourquoi, tandis que la jeune fille cherchait à

se tenir le plus près possible de sa mère, c'est-à-dire, d'Antoine. Il l'entraîna un peu en avant avec une douce insistance. Et comme, le cœur un peu gros, elle ne parlait pas, il se mit, avec une verve qu'il ne se connaissait pas, à parler de son ami, à raconter leurs années de collège, leurs plaisirs et leurs travaux, leurs études et leurs jeux. D'abord indifférente, la jolie enfant, donnant naïvement dans le piège qu'on lui tendait avec tant de bonhomie, parut prendre un goût infini à la conversation et écouta de toutes ses petites oreilles. De temps à autres, elle levait les yeux sur son charmant compagnon qui, tout heureux, lisait la reconnaissance dans ses tendres prunelles.

(A suivre)



Le N° 6 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 7 avril.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.

#### AUX LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire aux désirs de ceux qui collectionnent les feuilletons.

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER de couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

La reproduction des romans : La Taverne de la Tête d'Or, le Baiser de Judas et la Belle Nanette, est formellement réservée !

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

En Vente dans les Kiosques et chez les Marchands de Journaux

## LE FRANC-PARLEUR

Journal Hebdomadaire Républicain

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6